



# Entretien avec Joseph Périquot, créateur de la collection « Souris Noire » chez Syros

**Annick Lorant-Jolly :** Le lancement de la collection de polars « Souris Noire », en 1986, a créé l'événement en faisant entendre une voix différente dans l'édition pour la jeunesse. La maison Syros avait ouvert son département Jeunesse en 1984 et, deux ans plus tard, naissait cette collection. Elle va fêter ses 25 ans, une longévité assez exceptionnelle, surtout pour une collection spécialisée.

Joseph Périquot, vous l'avez créée et dirigée pendant six ans, de 1986 à 1992. Quel avait été votre parcours auparavant ? Aviez-vous une expérience d'auteur ou d'éditeur jeunesse ?

**Joseph Périquot :** Non pas du tout, avant, j'ai été professeur. Mais j'avais toujours rêvé de devenir imprimeur, et c'était une époque où fleurissaient les imprimeries dites « libres ». L'arrivée de la Gauche au pouvoir avait ouvert de nouvelles perspectives. Alors j'ai passé un CAP et j'ai monté une imprimerie, avec des amis, à Rouen, plutôt orientée vers l'édition culturelle et politique – proche du syndicat CFDT – et nous avions comme client les éditions Syros. J'ai imprimé des livres pour eux et, en même temps, comme le démon de l'écriture me travaillait depuis pas mal d'années, j'ai publié un polar qui a été primé à un concours Radio France / FR3. J'ai alors décidé de changer de travail et je me suis fait embaucher comme responsable de la fabrication chez Syros. Grâce à mon « Prix Polar », j'étais introduit dans ce milieu et j'ai écrit une petite histoire – dédiée à mon fils – en me demandant si ça ne pouvait pas faire le début d'une collection jeunesse. Voilà comment l'aventure a commencé, de façon très spontanée – bien loin d'une stratégie marketing !

Il faut dire que chez Syros le travail était très artisanal, avec une toute petite équipe de quatre ou cinq personnes. Ils ont d'abord été l'imprimeur-éditeur du PSU, ils publiaient beaucoup de brochures d'opposition. Puis ils se sont

ouverts et ont lancé une collection « Romans ». Alors pourquoi pas un secteur jeunesse ? Catherine Tessandier venait de créer quelques collections et mon idée a été retenue. Donc, pendant un an, j'ai géré la fabrication, négocié avec les imprimeurs... et lancé la collection « Souris Noire ». Pour les premiers volumes c'est moi qui ai également conçu et réalisé la maquette.

**A.L.-J. :** Le premier titre a été écrit et mis en pages par vous ?

**J.P. :** Oui, c'était *Qui a tué Minou Bourbon ?*, qui continue à se vendre et à me rapporter quelques droits d'auteur, sans doute grâce au fait qu'il se trouve dans la liste de l'Éducation nationale pour l'école primaire, liste qui a d'abord été obligatoire – au début j'étais vraiment opposé à cette liste – puis consultative.

**A.L.-J. :** Elle n'a pas eu que des effets négatifs puisqu'elle a permis, entre autre, de légitimer le genre du polar à l'école et qu'elle a conduit les éditeurs à maintenir des titres dans leurs catalogues.

**A.L.-J. :** Tout en dirigeant la collection vous avez continué à écrire d'autres polars pour la collection comme *La Pêche aux caramels*.

**J.P. :** Oui, quelques-uns. En fait j'étais sur tous les fronts : je faisais même la photocomposition et j'étais à la fois l'auteur, le directeur de collection, le maquettiste et l'attaché de presse – je prenais souvent mon bâton de pèlerin pour aller ici et là, dans les salons.

**A.L.-J. :** Après un lancement aussi peu programmé on peut s'étonner que la collection « Souris Noire » se soit affirmée d'emblée avec une identité aussi forte, très démarquée de ce qu'on trouvait par ailleurs, en termes de style d'écriture, de situation, d'intrigue, de personnages... Comment s'est construite cette cohérence ? Vous avez rassemblé des auteurs qui ont adhéré au projet ?

**J.P. :** Oui, j'étais entré dans le petit monde du polar, un monde relativement convivial et j'y ai rencontré des auteurs comme Patrick Mosconi, Thierry Jonquet ou Jacques Loustal – tous issus du « gauchisme » – qui avaient fondé ce qu'on a appelé le néo-polar à la française. Il se trouve que, précisément, dans cette « communauté gauchiste » – même si le terme n'est pas tout à fait juste –, on partageait un certain nombre de valeurs, de pratiques sociales et de choix de vie, dont un type de rapport aux enfants très différent du rapport traditionnel : on pensait qu'éduquer un enfant ce n'est pas lui masquer la réalité, c'est au contraire lui parler de tout, l'initier à cette réalité, et lui donner les moyens de se situer, se défendre, à l'occasion lutter contre. Une vision éducative partagée. C'est pour ça d'ailleurs qu'aucun roman de « Souris Noire » ne finit mal. Je me souviens à ce sujet d'une dispute avec un auteur – qui est devenu un écrivain de science-fiction reconnu – dont j'ai refusé le texte, parce que son

histoire était trop sinistre : un gamin se fait maltraiter par la maîtresse à l'école, il se fait disputer par sa mère, sa sœur lui pique son goûter... Alors il décide, froidement, de tuer tout le monde. Il prépare parfaitement son coup, et, au jour J, il tue sa mère, son père, sa sœur, le chien, tout le monde. Mais la famille avait éventé le projet de ce garnement : la mère a fait mine d'être noyée, le père a fait mine d'être étranglé, etc. Sauf que c'est une histoire horrible. On ne peut pas écrire des livres pour les enfants en se plaçant complètement en-dehors de la sphère morale, en-dehors de toute préoccupation éducative.

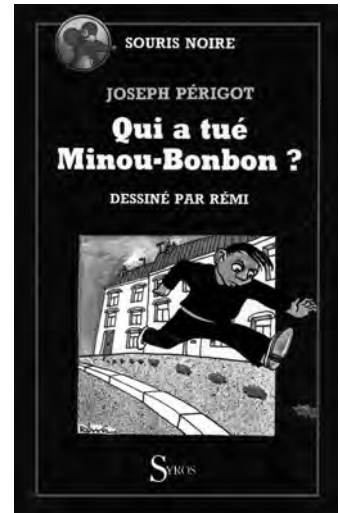
**A.L.-J. :** Pourtant, dans les petits romans de la « Souris Noire », il y avait quelque chose d'assez provocateur. Est-ce que cela tient à une forme de regard sur la société, de liberté de langue, d'expression inédite jusqu'alors ?

**J.P. :** Peut-être mais ce n'était pas délibéré. Si ces livres ont paru provocateurs – d'une certaine manière – à l'égard de la société, c'est qu'ils correspondaient à ma (notre) façon de voir les choses à l'époque.

**A.L.-J. :** Vous avez sollicité de nombreux auteurs de polars pour écrire dans cette collection, plus ou moins connus. Pour beaucoup d'entre eux c'était une première expérience en jeunesse. Vous avez donc dû leur donner un cahier des charges.

**J.P. :** Oui, le cahier des charges c'était d'abord « le Noir ». Il ne faut pas avoir peur d'écrire « Noir », parce qu'en fait, si tout ce qu'on lit a rapport à la vie, vient de la vie, peut agir sur la vie, c'est quand même de la fiction. Et le lecteur le sait bien, même s'il se laisse entraîner par l'histoire. Deuxièmement il fallait que ce soit comme un petit roman, une histoire bouclée, avec un scénario, un suspense, des rebondissements, etc.

Il fallait aussi que ce soit des textes courts, en caractères assez lisibles. Je crois que c'était 12 feuillets, de 1 500 signes, par souci d'économie – il fallait gérer le budget – mais c'était par souci pédagogique. On voulait des textes qui puissent être lus entièrement d'un bout à l'autre par des enfants relativement jeunes. C'est pour ça que ces livres ont été souvent utilisés comme « premières lectures ». Le dessinateur, lui, avait la moitié de l'espace, avec une liberté totale.



*Qui a tué Minou-Bonbon ?*, dess. Rémi, Syros, 1986 (Souris Noire)

*La Fête des pères*, dess. Pym, Syros, 1986 (Souris Noire)



C'est d'ailleurs amusant parce que l'un des auteurs de polars les plus noirs, le regretté Thierry Jonquet, a écrit pour « Souris Noire » l'histoire la plus charmante, la plus mignonne, *On a volé le Nkoro-Nkoro*. Il n'avait pourtant jamais écrit pour les enfants. J'étais également en contact avec Didier Daeninckx. Mais il me disait toujours : « Je ne sais pas écrire ça ». Et puis, un jour, je reçois par la poste un texte signé de lui, *La Fête des mères*. Il avait en fait mené un atelier d'écriture dans une bibliothèque, et une bibliothécaire avait décidé d'envoyer le texte produit à Syros. C'était une histoire assez provocatrice, la voici en résumé : Papa est camionneur, Maman travaille à la banque. Le petit est tout fier quand son papa le conduit à l'école dans son gros camion. Sauf que papa est licencié, il n'a plus de camion, il ne vient plus le chercher à l'école. Le petit attend que sa maman finisse son travail à la banque le soir, il feuillette des brochures. Et soudain : « Haut les mains ! », il y a un casse dans la banque. Mais ça se passe bien : pas de victimes, pas de sang, rien, le voleur repart avec la cagnotte... Le soir, quand le papa vient endormir le petit, celui-ci lui fait comprendre qu'il l'a reconnu dans le voleur de la banque et il lui dit « maintenant tu vas pouvoir acheter un camion tout neuf ». Une histoire totalement immorale sans doute, mais le plus triste quand même c'est que le père soit chômeur, qu'il n'y ait plus d'argent à la maison.

**A.L.-J. :** Ce n'est pas une histoire banale.

**J.P. :** Non, et quelques mois plus tard, j'ai reçu un nouveau texte de Didier Daeninckx, *Le Chat de Tigali*, formidable, qui est toujours au catalogue.

**A.L.-J. :** Vous avez continué avec d'autres auteurs ?

**J.P. :** Oui, la plupart des auteurs de polar en France ont contribué à « Souris Noire ». J'ai même obtenu une histoire de Jerome Charyn ! Mais tout le monde, auteurs et illustrateurs, acceptait d'être payés pareil, une misère. Je crois qu'il s'est produit une sorte d'engouement dans ce milieu pour la cette collection.

**A.L.-J. :** Revenons, si vous le voulez bien, sur la création de la maquette : le design de cette collection, aux couleurs du noir, avait quelque chose d'assez fort et d'esthétique. Il a été décliné ensuite sous différentes formes : le format a été un peu allongé, on est passé d'une couverture cartonnée à une couverture souple... tout en gardant son identité.

**J.P. :** L'un des éléments forts c'était quand même le fond noir, parce que c'était rare dans les livres pour enfants à l'époque. En même temps ce n'était pas très original pour une « Souris Noire » !

**A.L.-J. :** On identifie aussi d'autres choix, bien adaptés pour les jeunes lecteurs, avec du blanc tournant autour, une typo assez grosse, un interlignage... un vrai confort de lecture.

**J.P. :** C'était mon côté... imprimeur, j'avais conscience de l'importance de ces éléments.

**A.L.-J. :** Il me semble que ce qui a le plus suscité de réactions c'est la liberté de langage avec laquelle les personnages s'exprimaient.

**J.P. :** Oui, à chaque fois que je me déplaçais dans les classes, en CM1-CM2, on revenait là-dessus avec les enfants. Je m'en amusais et j'avais mon petit numéro tout prêt : « Si vous vous tapez sur les doigts, qu'est-ce que vous dites ? – Zut ! – Et si vous vous tapez très, très fort sur les doigts ? ». Pour finir j'arrivais à faire murmurer « M... ! » par toute la classe. C'est quand même un vieux principe que je ne l'ai pas inventé : le langage de la littérature n'est pas forcément un langage empesé, il peut être le langage de la vie.

**A.L.-J. :** Dans cette collection les titres étaient très accrocheurs : *Pas de whisky pour Méphisto*, *Pas de pitié les poupées B*, *Meurtre à Abécédaire*, *Méfiez-vous de la Tour Eiffel*, *Le Chaton dans la souricière...* Vous les avez trouvés tout seul ou en séances de brain stearming ?

**J.P. :** C'était souvent moi, comme pour les textes de quatrième de couverture. C'est de première importance. On voit le livre et puis on le retourne pour lire la présentation derrière. Et je voulais aussi jouer la carte d'une « Série Noire » pour les jeunes. J'ai d'ailleurs lancé une autre collection « Souris Rose », dans le même esprit : des textes courts qui soient à portée des jeunes lecteurs. Les enfants sont aussi des êtres sexués et on peut leur parler sagement du sexe. Le premier titre c'était *Les Gros Lolos*, l'histoire d'un petit garçon impressionné par les seins de sa grande sœur qui poussent, et qui les regarde par le trou de la serrure de la salle de bains. Une histoire banale... Rien de grivois, de sale là-dedans ! Mais « Souris Rose » a beaucoup moins bien marché, en partie peut-être à cause des résistances des adultes à l'époque – parents, libraires, bibliothécaires.

**A.L.-J. :** Quoiqu'il en soit, les éditions Syros vous ont soutenu.

**J.P. :** Oui, ils ont cru à la Souris Noire. On a même mis en place une démarche qu'on qualifierait de marketing aujourd'hui : une stagiaire a mené une enquête sur l'opportunité de lancer la collection. Elle est allée voir des libraires, des bibliothécaires, a rencontré des parents d'élèves, des jeunes. Elle a fait un rapport. Nous avions le souci de ne pas faire n'importe quoi. D'ailleurs les livres ont été d'abord publiés avec une couverture cartonnée et un prix relativement élevé, on avait prévu un premier tirage de 3 000 ou 2 500, de manière un peu timorée sans doute... Syros n'avait pas les moyens de prendre trop de risques.

**A.L.-J. :** Est-ce que c'est vous qui avez accompagné ensuite l'évolution de la « Souris Noire » en sous-collections ?

**J.P. :** Oui, j'ai créé la « Souris Noire + » pour les collégiens, avec des volumes plus gros, cinquante/soixante pages, alors que les « Souris Noire » en faisaient une quinzaine. Ensuite a été lancée la collection « Mini Souris Noire », pour les plus jeunes, dans laquelle certains titres déjà parus ont été repris, comme *Le Chat de Tigali*.

**A.L.-J. :** Vous étiez précurseur de ce point de vue, parce qu'on commence aujourd'hui à voir surgir des collections de textes courts, comme les « Mini Soon » chez Syros (des petits romans de SF pour les plus jeunes) ou les Mini-Romans chez Sarbacane pour les adolescents.

**J.P. :** Je sais que les jeunes qui avaient des difficultés de lecture au collège lisaient avec plaisir des « Souris Noire ».

**A.L.-J. :** Bien sûr, mais pas seulement parce que c'était des textes courts, parce que ces livres leur racontaient des histoires qui les touchaient, les intéressaient...

**J.P. :** Ensuite j'ai quitté Syros, et c'est François Guérif qui s'est occupé de ces collections. Il a créé « Rat Noir » qui a remplacé « Souris Noire + ». C'est un grand connaisseur en matière de polar américain, très lié également avec les auteurs de la collection adulte « Rivages Noirs ».

**A.L.-J. :** Quand on regarde le catalogue de « Souris Noire », on voit s'esquisser, dans les années 1996-1997, une relève avec une nouvelle vague d'auteurs français de polar, plus jeunes.

**J.P. :** Cette seconde vague c'est Virginie Lou qui en est responsable – une amie à l'époque, mon épouse aujourd'hui. Moi je travaillais de plus en plus pour la télévision – j'écrivais des scénarios. C'est ainsi que la collection « Souris Noire » a fait l'objet d'une série télé, des treize minutes. Il y a eu, je crois, vingt-quatre épisodes, sur FR3. Je pense que ces films doivent être disponibles aux archives de l'INA. Et puis je suis devenu scénariste à plein temps.

**A.L.-J. :** Vous êtes scénariste de fiction ?

**J.P. :** Oui, j'en ai écrit soixante-huit pour la télévision, dont un épisode de « L'Institut » et un de « Navarro », mais aussi quinze ou seize films de long-métrage.

**A.L.-J. :** À vous écouter j'ai l'impression que ces années 1980 ont ouvert dans l'édition jeunesse – comme dans d'autres domaines d'ailleurs – un espace de grande liberté, d'initiative, de création.

**J.P. :** Oui, c'était formidable et je pense qu'aujourd'hui de telles entreprises ne seraient plus faisables, du moins dans ces conditions.

*Propos recueillis en Octobre 2011*

